

La faute à Rousseau ?

Condition d'un discours écologique crédible

●●● **Jan Marejko**, Genève
Philosophe, journaliste¹

Rousseau, avec son bel éloge de la nature tel qu'il apparaît dans son œuvre posthume, *Les rêveries du promeneur solitaire*,² a joué un rôle important dans le succès de l'écologie. Un point parmi d'autres qui montre l'extraordinaire actualité du penseur genevois.

Aujourd'hui, tous les partis se déclarent soucieux de l'environnement. A tel point que même les anti-communistes les plus endurcis ne peuvent s'empêcher d'avoir une certaine nostalgie pour les « vieux » marxistes qui, eux, rêvaient d'un monde nouveau. Est-ce que notre vocation la plus profonde n'est pas de nous lier ou relier à quelque chose ou quelqu'un situé au-delà du temps et de l'espace, du recyclage et du triage ? Un exclusif souci pour l'environnement appelle donc quelques commentaires.

L'être humain peut nommer des objets, voire l'ensemble des objets, c'est-à-dire la nature, si chère aux écologistes. Depuis des millénaires, l'homme peut, par son discours, faire surgir le mouvement des corps célestes, celui des animaux ou encore celui de ses semblables, voire le sien propre (celui de son corps ou de son âme). Aussitôt que l'homme apparaît, il nomme les êtres et les choses. Il est un être parlant et, par là, montre que, s'il est certes un être naturel par son corps et ses fonctions, il n'est pas entièrement enfoui dans la nature. Comme l'a écrit H.-G. Gadamer, « l'homme s'élève au-dessus de l'environnement. Cela ne signifie pas qu'il quitte son environnement, mais qu'il adopte une nouvelle position envers lui, une conduite libre et à distance ».³

Si l'homme ne pouvait pas prendre une distance envers son environnement, il ne pourrait tout simplement pas le voir ni songer à en prendre soin. Il serait alors comparable à un animal, inséré dans un environnement et seulement attentif aux signes bienveillants ou malveillants qu'il en reçoit. Citons encore H.-G. Gadamer : « Le milieu conditionne le vivant ; un animal est sans dis-

Lors de ces derniers mois, Vaudois et Genevois ont été rappelés à leur devoir essentiel. Taxe poubelle pour les uns, affiche montrant un brave citoyen affirmant avec enthousiasme : « Je recycle », pour les autres. Cet encouragement n'est pas nouveau. Dans une certaine mesure, Rousseau en est à l'origine ou, pour paraphraser la célèbre chanson de Gavroche dans Les Misérables, c'est sa faute. Mais il est loin d'en être entièrement responsable.

1 • Auteur de plusieurs ouvrages philosophiques, Jan Marejko a publié l'an passé son premier roman, *Des Inconnus dans les couloirs*, Genève, Slatkine 2012, 264 p. (n.d.l.r.)

2 • Voir l'émouvant article de **Marie-Thérèse Bouchardy**, aux pp. 21-24 de ce numéro.

3 • **Hans-Georg Gadamer**, *Wahrheit und Methode*, Tübingen, J.C.B. Mohr 1972, p. 421 (traduction de l'auteur).

tance ni liberté, enclos dans son environnement. L'idée du monde contient une dimension de distance. »⁴

Médor et le coucher du soleil

Grâce à la distance que le langage, le *logos*, nous permet de prendre envers la nature, nous montrons que nous ne procédons pas seulement d'elle. Nous sommes tout à la fois *dans* et *hors de* la nature, une *ek-sistence*, comme diraient certains philosophes existentialistes. Nous ne pourrions être complètement en elle que si nous cessions de parler. Comme un chien ou un orang-outang, nous ne pourrions dire ce qu'il y a, ce qui est. Seule la distance accordée par le *logos* permet de voir le soi et l'univers.

Même si sa position restait confuse, Heidegger le suggérerait lorsqu'il déclarait, dans sa *Lettre sur l'humanisme*, que le langage est « la maison de l'être ». Il faut habiter dans le *logos* pour s'apercevoir que nos yeux nous mettent en contact avec ce qu'il y a. On ne peut imaginer Médor contemplant un coucher du soleil avec des larmes aux yeux et disant, comme cet enfant cher à Marie Balmay : « Seigneur, je te remercie d'avoir créé une nature aussi belle. »⁵ Nous voyons la beauté du monde essentiellement par la naissance en nous d'une parole qui s'adresse, comme dans le cas de cet enfant, à quelqu'un situé au-delà du monde. Comment cette parole naît-elle ? A qui est-elle adressée ? Laissons chacun libre de méditer ces questions.

Toutes les cultures ont été sensibles à la distance que la parole crée entre nous et la nature. Mentionnons le Christ qui dit que le monde passera, mais pas sa Parole. Effectivement, si c'est le *lo-*

gos qui nous permet de voir la nature, il vient en quelque sorte avant elle. Elle n'existe pas solidement hors de nous, en elle-même et par elle-même.

Aujourd'hui, nombreux sont les intellectuels qui suggèrent que la langue est première, non le monde ou la nature, comme le croient la plupart des gens. Les spécialistes ont entendu parler de l'Hypothèse Sapir-Whorf (HSW) selon laquelle les représentations mentales dépendent des catégories linguistiques. L'exemple donné pour illustrer cette hypothèse est celui de la neige. En langue esquimau, il y a trois mots pour la désigner. Dès lors le terme générique de neige ne signifie rien aux yeux d'un habitant du Groenland.

Certains philosophes du XX^e siècle s'appuient tellement - et parfois inconsciemment - sur cette hypothèse, qu'ils en viennent à penser que le monde n'existe pas indépendamment de la langue, et qu'il est donc entièrement contenu en elle. Ludwig Wittgenstein, par exemple, nous assure, dans son ouvrage au titre pédant *Tractatus logico-philosophicus* (1921), que « les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde ». C'est excessif : s'il n'y pas quelque chose hors des mots, la notion d'un monde ou d'une nature extérieurs à moi disparaît. Si une telle disparition se produit, comment reconnaître, d'une part, la

4 • Gilbert Hottis expliquant la position de Gadamer, in *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles 1979, p. 40.

5 • Phrase prononcée lors d'une interview que je n'ai plus retrouvée. Mais tout lecteur familier de l'œuvre de Marie Balmay reconnaîtra là l'un des axes de sa pensée : avancer sur le chemin qui fait de nous des sujets. Cet enfant a fait le premier pas sur ce chemin.

Le syndrome de Cotard

Descartes et Rousseau peuvent être considérés comme deux figures du syndrome de Cotard, maladie de la psyché qui fait passer du sentiment d'occuper tout le cosmos (Rousseau) à celui d'en être coupé (Descartes), au point que, parfois, naît une sensation commune à ces deux figures : celle de ne plus avoir de corps, de ne plus occuper un point de l'espace-temps. Comment avoir un corps après que celui-ci s'est étiré dans tout le cosmos ou, à l'inverse, s'est coupé de lui ? Une fois fondu dans l'univers ou détaché de lui, le moi ne peut plus sentir qu'il occupe un lieu dans l'espace.⁹

Des générations d'admirateurs du philosophe genevois se sont engagées dans la voie qu'il a ouverte sans prêter attention aux nuances qu'il a faites devant la possibilité d'une adoration de la nature conduisant à une intemporelle jouissance de l'environnement.

Une complète réinsertion de l'homme dans la nature nous conduirait à nous dépouiller de notre langage et de la distance qu'il permet de prendre envers notre environnement. Cette distance est sacrée. Sans elle nous ne serions plus des êtres humains, quelle que soit, par ailleurs, l'insistance avec laquelle nous pourrions encore proclamer des droits de l'homme. Notons au passage que Rousseau est très loin d'une relation fusionnelle avec la nature, puisqu'il parle de son bonheur à l'île Saint-Pierre. Il accepte donc une relative déchirure entre lui et le cosmos.

Cela dit, le dilemme des écologistes est le suivant : soit protéger la nature en ramenant l'homme à une entité entièrement naturelle (l'inverse du cartésianisme), soit promouvoir la protection de la nature tout en respectant la distance qui nous permet de nous en détacher.

A vrai dire, ce dilemme peut être vite tranché : c'est en respectant la distance finalement *sur-naturelle* qu'il y a entre nous et notre environnement que l'écologie a un avenir. Mais toute la question est alors de savoir comment faire en sorte que cette distance ne soit pas prétexte à une conduite irresponsable dans les champs et parmi les animaux, et puis aussi, comme le souhaite légitimement Egger, dans nos âmes.

Une situation unique

Quelle que soit notre réponse, elle ne sera crédible qu'à condition de respecter la place unique de l'homme dans la nature. Nous n'allons tout de même pas protéger la nature au prix de notre humanité ! Que celle-ci, en nous permettant de prendre du recul envers notre environnement, nous accorde la possibilité de nous comporter de manière irresponsable, c'est vrai ! Mais notre situation unique nous accorde aussi la possibilité de prendre soin de cet environnement et de nous comporter de manière responsable envers lui. C'est cette dernière possibilité que tout discours écologique doit faire surgir. Plus simplement, ce discours doit prendre en compte la protection de la nature évidemment, mais aussi le fait que nous ne sommes pas entièrement intégrés en elle, parce que nous sommes des êtres parlants. Dans les termes de la philosophie grecque, il n'y pas qu'une *phusis*, un cosmos, mais aussi un *logos*.

J. M.

—————

9 • Il vaut la peine de préciser que, sans corps, sans occupation d'un lieu distinct dans la totalité spatio-temporelle, l'individu ne peut plus entrer dans une relation d'altérité. Voir **Françoise Dolto et Juan-David Nasio**, *L'enfant du miroir*, Paris, Rivages 1987, 164 p.